

C'est ce qui fait que les rythmes de la prose française sont toujours indéterminés, et ne sont jamais soutenus. Dans les vers, au contraire, le français peut lutter avec le latin, grâce à la mesure et à l'emploi judicieux des inversions.

Quelque difficile que soit, dans ces conditions, la rythmique française, nos grands écrivains en ont observé les lois,—peut-être même sans en avoir conscience,—et leur style nous plaît d'autant plus qu'ils en ont mieux groupé les éléments. Que nous lisions du Bossuet ou du Racine, de la prose ou des vers, ce qui enchante notre oreille, et par là même captive notre imagination, émeut notre sensibilité, et, soutenant la mémoire, facilite la tâche de la raison, c'est l'ordonnance des syllabes, se pliant à tous les mouvements de l'âme, s'ajustant à toutes les nuances de la pensée, du sentiment ; c'est le nombre, la variété et la proportion des groupes sonores ; c'est le retour périodique des accents autour desquels sont assemblés les mots ; c'est le rythme, enfin.

Ecoutez un passage du *Sermon sur la Passion* :

“ A la vue d'un tel excès de miséricorde,—y aura-t-il quelque âme assez *dure*—pour ne vouloir pas excuser—tout ce qu'on nous a fait souffrir par faiblesse,—pour ne vouloir pas pardonner—tout ce qu'on nous a fait souffrir par malice ?—... Ah ! pardon, mes frères, pardon ;—grâce, miséricorde, indulgence,—en ce jour de remission ;—et que personne ne laisse passer ce *jour*—sans avoir donné à Jésus—quelque injure insigne,—et pardonné pour l'amour de *lui*—quelque offense capitale.”

Ce qui fait le charme et la force de cette prose magnifique, n'est-ce pas le groupement des mots, et le retour presque symétrique des accents qui termine chaque partie de la période ? Ce style oratoire, suivant l'expression d'un poète, (1) “ se meut en des balancements rythmiques accentués.” On n'a peut-être jamais mieux défini, et en si peu de mots, le style de Bossuet.

Voici maintenant une phrase de Louis Veuillot :

“ On dit au peuple qu'il est *souverain*,—il montre ses *maîtres* ;—on lui dit que sa condition s'*améliore*,—il répond qu'il a *faim*.”

(1) Robert de Souza.